

celle qui en rêve la réalité, 'blotti[.e] au creux du rien', lit-on à la fin (164). Ce rien qui, pourtant, s'avérerait tout, inversant ainsi avec Mallarmé la célèbre déclaration issue de la plume même de celui-ci où le tout du réel ne serait que rien. L'inversant, mais la fuyant viscéralement, loin de tout critère strictement esthétique.

Michaël Bishop

Université Dalhousie

\*\*\*

Fourcaut, Laurent. *Christian Prigent, contre le réel, tout contre*. Paris : Sorbonne Université Presses (SUP), 2023, 320 p.

Il est possible, me semble-t-il, de ne pas céder à la tentation d'une vraie affection pour l'œuvre poético-fictionnelle de Christian Prigent tout en y reconnaissant un certain génie relativement idéologisant s'y épanouissant. Ce qui, pourtant, reste sûr, c'est que cette étude de Laurent Fourcaut parvient avec brio et une méticuleuse application à faire le maximum pour nous convaincre des mérites d'un antilyrisme chantant le pur matérialisme de ce qui est tout comme des textes s'y plongeant depuis leur hautaine plateforme d'ironie et de dérision, d'un certain nihilisme même qui fait que l'œuvre, malgré l'inépuisable et visiblement satirisant énergie de son poëin, baigne presque névrotiquement dans une atmosphère explicite ou implicite de mélancolie, de morbidité, de deuil.

Les analyses de Laurent Fourcaut sont nécessairement mais brillamment compactes – l'œuvre de Prigent est vaste, comme le confirme l'exemplaire bibliographie d'une centaine de pages – et choisissent de se centrer surtout sur cinq titres, *L'âme* (2000), *Une phrase pour ma mère* (1996), *Dum pendet filius* (1997), *Les enfances Chino* (2015) et *Chino au jardin* (2021). Le sous-titre de l'étude de Fourcaut évoque la tension à bien des égards centrale au cœur des écrits de Prigent, celle qui oppose la matière du réel à la pure, impossible, non-coïncidente symbolique des mots. Si écrire s'avère ainsi acte et lieu de séparation, d'irreprésentable, d'irréel, d'absence même, reste que la poétique prigentienne prend pour tâche d'en faire la démonstration la plus concrète imaginable pour, d'un côté, souligner la presque totale énigmatisme du réel, sa grouillante et infinie monstruosité castratrice et mortifère, et, de l'autre, mais inséparablement, donner une textualité-poïéticité, un contre-monde, une chose d'art, exhibant dans un geste de mimétisme paradoxal, de 'baroquisme foncier' (37), la démesure, le sens opaque quoique si souvent pseudo-rationnellement réduit, déformé, d'un réel vertigineusement et mal vécu comme un trou inquiétant, menaçant, dévorateur. Écrire est ainsi site d'un dégoût viscéral tout en étant acte de satisfaction d'un curieux et érotisé désir de pénétration-réinvention de cette expérience par le biais de la langue. Son geste, son infatigable geste, s'avère, dans un entretissement sans couture (quoique finement cousu par la pensée comme par le 'style'), résistance et fuite, étreinte et fabrication, fabulation, horreur et peur, audace et jouissance. Cela qui est entre monde et poète, Prigent l'appelle 'l'âme', chose de 'vacuité vaporisée', écrit-il (47), qui, poursuit-il, 'a baisé ma bouche // je mange l'aimable l'essence la chance / le dissous / l'absolument sans nom' (ibid.). Pénétrer le trou de l'âme, réaliser ce 'bloc d'âme déchu' qu'est le poème, note-t-il, et toujours avec cette jouissive-neurasthénique signature, cette pointe d'ironie abattue-souriante, c'est faire deux choses à la fois, comme dit si bien Laurent Fourcaut, 'c'est tirer son épingle du jeu en s'arrachant à la pesanteur, étouffante et castratrice, pour gagner les hauteurs respirables... du texte' (49). C'est dire, simultanément, comme le suggère Prigent, 'non' et 'oui' (28). C'est ménager, ajoute-t-il, ce que l'âme invite à faire : 'sois l'insu de toi l'en-soi tu / [...] / le gaz indécis entre ta cervelle / et l'espèce de graisse que t'as comme cerveau' (50).

Si, comme le suggère Laurent Fourcaut, cette pratique, ce 'ménagement' particulier de l'expérience du réel, entraîne le paradoxe 'homéopathique' d'un 'traite[ment du] mal par le mal' (56), dans son journal des années 2012-2018, *Point d'appui*, Prigent en

explique les éléments strictement textuels qui sous-tendent cette transformation du dilemme en remède : ‘Le langage poétique fait corps, d’une part de sa vitesse de dérapage écholalique (assonancé, allitéré, rythmé), d’autre part d’un suspens (sophistiqué ou bouffon, ésotérique ou fatrasique) du sens mesuré. Ainsi consiste, verbalement incarnée, l’épaisseur de la *Dichtung* (poésie)’ (52). Épaisseur impénétrable du monde, épaisseur textuelle du poétique, comme aurait dit Francis Ponge, le texte devenant *objeu* et même *objoie* (malgré frustration et angoisse) comme on le sait et comme le savait même mieux Prigent avec sa thèse de doctorat consacrée à Ponge, dirigée par Roland Barthes. Et c’est ici que l’étude de Fourcaut double son excellence, passant du conceptuel aux tactiques exclusivement langagières : constances et ruptures métriques et rythmiques, intertextes, refrains, ‘jeux sur le signifiant’ (62), sonorités, paronymes, parodies des formes, effets de prolifération, de ‘carnavalisation’ (97), etc. etc. Tactiques qui, pourtant, se déploient, comme le souligne pertinemment Fourcaut citant Prigent, ‘envers et contre tout repli esthétisant, [forçant plutôt] le sens civique de l’opération artistique’ (222). Et là, on saisit mieux, me semble-t-il, la pleine vitalité de l’œuvre de Christian Prigent, alourdie comme elle est parfois par de funestes idéologèmes ou une persistante pseudo(?)-analié : une vitalité et un ‘civisme’ d’où surgit inlassablement un devoir au-delà même du marxisme, du maoïsme, de toute action onto-sociologiquement contraignante, ce devoir de s’attaquer à la complexité de tout faire, de tout poëin dans un monde sans doute mal compris, sans sens fermement attribuable, sans orientation rationalisable dans l’infinie et incertaine mouvance de l’instant, de chaque geste ou mot y sondant pourtant, obstinément, sa fragile mais quand même sentie-imaginée pertinence. Que l’œuvre de Prigent s’articule, comme celle de Michel Deguy et certain.e.s autres poètes et artistes, à l’avant-garde des grands débats du moderne, devient manifeste en lisant cette étude. Si celle-ci limite ses ambitions, ne cherchant pas à s’aventurer dans les nombreux écrits de Prigent sur l’art et concentrant ses analyses, toujours fort perspicaces et bien documentées, sur certains des titres plutôt récents et censés richement emblématiques, reste que ce qui a été accompli ici mérite pleinement nos remerciements les plus vigoureux.

Michaël Bishop

Université Dalhousie

\*\*\*

Kocay, Victor. *La Jeune Parque de Paul Valéry, lectures successives. Pour une théorie du beau*. Éditions Universitaires Européennes, 2022, 147 pages.

Auteur déjà de *La pensée de Schopenhauer dans l’œuvre de Paul Valéry* (2018) et de *Paul Valéry : vers le poème image* (2019), Victor Kocay nous propose ici une analyse des treize états successifs d’un des poèmes les plus commentés de l’auteur de *La soirée avec Monsieur Teste* (1896) et du *Cimetière marin* (1920), de *Charmes* et des *Cahiers* (1973/1974/1987) : *La Jeune Parque*. Publié en 1917 et dédié à André Gide, le poème évite tout discours strictement narratif, tout caractère anecdotique, s’avérant ainsi complexe, diffus, largement ouvert dans la vaste et richement métaphorisée trame de ses cinq cents vers tissée au cours de plusieurs années. Ceci dit, le drame de la plus jeune des trois *parcae* grecques telle que Valéry l’imagine ici, permet de situer implicitement l’essentiel de la délicate sémiosis qui anime ce grand poème : questions de destin, d’immortalité, de vie mortelle; interrogation de soi, naissance et développement de la conscience, tensions de celle-ci; la jeunesse face à la mortalité assumable comme à la beauté de l’expérience sensuelle qu’offre l’aventure mortelle. Lire *La Jeune Parque*, c’est pénétrer dans le labyrinthe de cette sémiosis, en saisir les intrications, en flairer la logique, sans chercher aucune conclusion platement réductrice; c’est en vivre la pleine et stricte poïéticité, les beautés, les forces et les fragilités compositionnelles, formelles, rythmiques, expressives qui sous-tendent le complexe et souvent obscur déploiement de son sens.